

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[CollectionZarès](#)[ItemZarès, tragédie, par M. Palissot de Montenoy, représentée pour la première fois par les Comédiens français, le 3 juin 1751](#)

Zarès, tragédie, par M. Palissot de Montenoy, représentée pour la première fois par les Comédiens français, le 3 juin 1751

Auteur : Palissot de Montenoy, Charles (1730-1814)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

85 Fichier(s)

Les mots clés

[Tragédie en 5 actes et en vers](#)

Informations éditoriales

Localisation du document Paris, Bibliothèque nationale de France, Yf-6760

Entité dépositaire Paris, Bibliothèque nationale de France

Identifiant Ark sur l'auteur <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb119184692>

Informations sur le document

Genre Théâtre (Tragédie)

Éléments codicologiques 84 p. ; in-12

Date

- 1751-06-03 (date de la 1^{ère} représentation par la Comédie Française)
- 1751 (date de l'édition)

Langue Français

Lieu de rédaction Paris, chez Sebastien Jorry

Relations entre les documents

Collection Zarès

[Zarès \(la tragédie de\), tragédie en cinq actes et en vers](#) a pour édition approuvée cet ouvrage

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Notice créée par [Élisabeth Barthélemy](#) Notice créée le 28/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023

Yf 6760

ZARES,
TRAGÉDIE.

1

N.
Y+ 565,
A

ZARES,

TRAGÉDIE.

Par M. PALISSOT DE MONTENOY

*Représentée pour la première fois
par les Comédiens Français,
le 3. Juin 1751.*

*Discite Justitiam inobedi, & non temerè Divos:
Virg. Enéid. L. VI.*

Le Prix est de trente sols.



A PARIS,

Chez SEBASTIEN JORRY, Imprimeur-
Libraire, Quay des Augustins, près le Pont
S. Michel, aux Cigognes.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AU LECTEUR.

V OIÇI enfin la Tragédie de Zard ;
telle que l'Auteur l'a présentée à La Co-
médie. Le Public sera probablement sur-
pris, d'y trouver les deux premiers Actes,
une partie du cinquième, & plusieurs vers
bien différens de ceux qui ont été repré-
sentés, d'y voir un Personnage de moins,
& beaucoup de morceaux qu'on lui avoit
supprimés, la surprise cessera quand il
sçaura que les Comédiens ont bien voulu
à la vérité jouer une Pièce, mais qu'ils
n'ont jamais voulu jouer la sienne. Ce
n'est là ni la seule, ni la moindre des
raisons qui l'ayent engagé à la retirer dans
le moment même, où il n'avoit que des
remarques à faire au Public.



~~ACTEURS~~

A C T E U R S .

SARDANAPALE, Roi d'Assyrie.
CALCIOPE,
ZARÉS,
ARBACES, Socrate du Palais, Gouverneur
de Babylone & d'Écbatane.
ARTAZIRE, Fille d'Arbaces.
PARAMIS, Ami de Zarés.
ARSAME, Confident de Sardanapale.
GARDES
GUERRIERS.
PEUPLE
CONJURÉS.

*La Scène est à Ninive dans le Palais de
Sardanapale.*



Z A R E S ,

T R A G E D I E .



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CALCIOPE, ARBACÉS:

CALCIOPE.



Es momens nous sont chers, le
jour qui va paraître
Peut remettre la garde entre les
mains d'un traître.

Quittez, Seigneur, quittez ce funeste séjour,
Tout en est dangereux, le crime y tient la cour.
Paramis vous attend, son amitié fidèle
Veille à votre retraite, & vous sert avec zèle.

A iij

Z A R E S ;
A R B A C E S.

Il est de mes desseins l'instrument & l'appui ;
Je connais ses vertus , je dois compter sur lui ;
De tout temps l'amitié l'unit à ma famille. ..
Il sçavoit cependant le malheur de ma fille !
Il eût dû m'avertir.

C A L C I O P E.

Il l'ignoroit, Seigneur.
Le Tyran de ces lieux , cet indigne oppresseur ,
Prodigue les trésors des peuples ses victimes ,
Pour commettre sans crainte , & pour voiler ses
crimes.
Moi-même abandonnée aux plus justes regrets ,
J'aurois pu d'Attasire ignorer les secrets ,
Mais dans ces tristes lieux , l'une & l'autre cap-
tives ,
Sa beauté , sa jeunesse , & ses vertus naïves
Des rigueurs de son sort faisoient gémir mon
cœur.
Bientôt mon amitié partagea sa douleur.
Le rapport des malheurs produit la confiance.
Elle m'apprit son rang , votre nom , sa naissance.
Dans quel climat desert , chez quel peuple in-
connu ,
Le grand nom d'Arbacés n'est-il point parvenu ?
Votre sang , vos vertus , que l'Univers admire ,
Auroient dû de ces lieux vous mériter l'Empire.
Je sçai que la Médie est soumise à vos lois ;
Mais ce prix suffit-il pour payer vos exploits ?

TRAGÉDIE.

Vous devez aspirer à la grandeur suprême ;
Un Héros tel que vous honore un diadème ;

ARBACE'S.

Avant de vous quitter, que j'apprenne du moins,
Madame, à qui je dois de si généreux soins,
Cet avis important, ce conseil salutaire,
Si cruel à la fois, & si doux pour un père ?
A qui je dois enfin l'espoir de me venger
Des fureurs du Tyran qui m'osoit outrager ?

CALCIOPE.

Pourquoi, Seigneur, pourquoi songer à me connaître ?

Dès longtems arrachée à ceux qui m'ont fait naître,

Etrangère, captive en ce séjour d'effroi,
Hélas ! est-il un rang, est-il un nom pour moi ?

ARBACE'S.

Madame, mon secours pourroit vous être utile.
Je puis dans vos malheurs vous offrir un exilé.
Oserois-je espérer de pouvoir quelque jour,
Payer tous vos bienfaits par ce juste retour,
Qu'après m'être vengé d'un Tyran qui m'offense.

CALCIOPE.

Un bienfait avec soi porte sa récompense.
Profitez des momens. Que tardex-vous, Seigneur ?

Arrachez votre fille aux mains du Ravisseur.

Je crains jusqu'aux égards qu'il garde encore pour elle.

A v

Le Traître ! . . . s'il reprend sa fureur naturelle,
S'il oseroit . . . Qu'ai-je dit ! . . . s'il lui donnoit des
fers . . .

Je crains pour elle encor de plus cruels revers.
Punissez un Barbare instruit dans l'art de feindre;
Plus il s'est dégoûté, plus il doit être à craindre.
Redoutez un Tyran dans le meurtre aguerri,
Que le sang, que les pleurs n'ont jamais atten-
di.

Violent, soupçonneux, essaimé, perfide,
Faible, mais inhumain, furieux, mais timide.
Si son cœur assouvi forme encor des desirs,
Les crimes les plus grands sont ses plus grands
plaisirs.

Il n'est point de forfaits que son cœur ne rassem-
ble :

D'autant plus dangereux qu'il est lâche & qu'il
tremble,

Qu'il croit dans ses sujets voir autant d'ennemis,
Que pour les opprimer tout lui semble permis :

Tel est Sardaspale, & ce monstre respire :

Et c'est lui que les Dieux destinoient à l'Empire :

Soyez plus juste qu'eux, Vengez-nous par sa mort.

Quand vous l'aurez puni, vous connaîtrez mon
sort.

Osez-vous balancer ? craignez que ce Barbare
Né soit instruit trop tôt du coup qu'on lui pré-
pare .

Qu'il ne soit averti du nombre des soldats
 Qui pour vous seconder ont marché sur vos pas:
 Ne vous étonnez plus du zèle qui m'anime,
 Ne songez qu'à punir un Roi qui vous opprime.

ARBAÇES.

Je veux tenter encor le parti de l'honneur,
 Je veux voir le Tyran, lui peindre ma douleur;
 Dans son cœur, s'il se peut, rappeler la justice.
 Je dois faire à son rang ce léger sacrifice.
 C'est de lui seul enfin que dépendra son sort.
 Heureux, s'il y souffrit, s'il me brave, il est mort.

CALCIOPE.

Aller, Seigneur, allez, déjà la porte s'ouvre:
 Le Tyran peut sortir, tremblez s'il nous découvre.
 J'approuve vos desseins, rejoignez Paramis,
 Comptez sur sa valeur, rassemblez vos amis,
 (Il sort.)

SCÈNE II.

CALCIOPE seule.

IL te faisoit, mon fils, immoler ta victime.
 Je n'agis que pour toi, c'est le sang qui m'anime.
 Un Tyran foule aux pieds sous les droits des mor-
 tels,
 Qu'il frémissé à son tour! Dieux, vengez vos Au-
 tels,

A vj

Dieux ; laissez-vous sécher par les pleurs d'une
mère ,

Mon fils n'a point suivi les traces de son père.

Fils trop infortuné ! l'amour que j'ai pour toi ,

Dans son fatal Palais me retient malgré moi ,

Toi régneras , Zarsès , en vain sa perfidie ,

Sa barbare fureur crut s'arracher la vie.

J'oublierai mes revers , j'oublierai mon affront ,

Si du bandeau des Rois je puis orner ton front.

Tyran , je te prépare un piège inévitable ,

Le trait est suspendu sur ta tête coupable.

Ah , Sparte ! ô , mon pays ! mes yeux , mes tristes
yeux

Ne verront plus tes murs où régnoient mes yeux ;

J'ai caché mes malheurs , mon exil , ma naissance ,

Je n'ai remis qu'à moi le soin de ma vengeance ,

Ce plaisir est trop doux pour être partagé.

Tout opprobre finit alors qu'on est vengé.

Mon barbare oppresseur . . . mais c'est lui qui
s'avance ,

Dieux vengeurs ! . . .



SCÈNE III.
SARDANAPALE, CALCIOPE ;
ARSAME, GARDES.
SARDANAPALE.

Tout m'invite à rompre le silence ;
 J'ai combattu longtemps contre un penchant fatal,
 J'ai crû jusqu'à ce jour, que maître de mon
 cœur,
 Je pourrois à l'amour en défendre l'entrée,
 Et vous garder la foi qu'il vous avoit jurée.
 Madame, un autre objet me retient dans ses fers ;
 Je vais avec ma main lui donner l'Univers.
 Demain, je l'ai promis, en heureux hyménée
 Pour jamais à son sort unir ma destinée.
 Je sens que ce séjour doit vous être odieux.
 Ces hymen, ces apprêts pourroient blesser vos
 yeux,
 Et pour vous épargner ce funeste spectacle,
 A votre liberté je ne mets plus d'obstacle.
 Demain, tous vos desirs vont être satisfaits ;
 Vous quittez cette Cour pour n'y rentrer jamais,
 Il vous sera permis de choisir un arils,
 J'aurois pu me venger, ma bonté vous exile.

Allez loin de ces murs arrosés de vos pleurs ;
 Sous un Ciel plus heureux déplorez vos mal-
 heurs.

C A L C I O P E.

Pour la première fois je me plait à t'entendre,
 A ce rare bonheur aurois-je dû m'attendre ?
 Je ne te verrai plus , mon cœur est satisfait ,
 Et c'est à toi , cruel , que je dois ce bienfait !
 J'ai peine à te connaître à ce trait de clémence ;
 Et tu peux te flatter de ma reconnaissance.
 Devois-je l'espérer ? ... Souviens-toi de ce jour
 Où livrée aux fureurs de ton indigne amour . . .
 O , Ciel , qu'attendois-tu pour frapper ta victi-
 me ! . . .

Mon déplorable fils fut le fruit de ton crime ,
 Et l'avantage affreux que lui donnoit le sort ,
 Pour cet infortuné fut un arrêt de mort.
 A peine tes enfans ont-ils vu la lumière ,
 Ils ont tous éprouvé ta fureur meurtrière ,
 Et le fatal honneur d'être nés de ton sang ,
 Fut un titre pour toi d'en épuiser leur sanc.
 Heureux en expirant , heureux que ta colère
 Leur épargne l'horreur de connaître leur père.

S A R D A N A P A L E.

J'ai fait ce que j'ai dû. C'est vous en dire assez.
 Vous savez mes desseins , Madame. Obéissez.
 Tout reconnaît ici ma volonté suprême ,
 Regrettez moins un fils , ou tremblez pour vous-
 même.

CALCIOPE.

Tu crains ton propre sang, tu crains un Succes-
 ceur,

Le Ciel pourroit dans toi se choisir un vengeur !
 Pourquoi, frappe, inhumain, ta cruauté m'est
 chère.

Réunis sous la tombe & le fils & la mère.

Dieux, témoins des malheurs qui me sont sé-
 servés,

Dieux, que ce parricide a trop longtemps bravés,

Qui voyez ses fureurs avec un front tranquille,

Désormais en vos mains la foudre est inutile.

SARDANAPALE.

J'écoute avec mépris ces regrets inutiles.

Des reproches si vains ne sont pas offensans.

Dès demain cependant fuyez loin de Ninive ;

Où je pourrois enfin vous traiter en Captive.

CALCIOPE.

Dieux, privez-moi du jour ! . . . Qu'ai-je fait . . .

(à part.) Ah, Zartés !



SCENE IV.

SARDANAPALE, ARSAME.

SARDANAPALE.

TU ne t'es point trompé. C'est lui, c'est Ac-
bacs.

Je l'attens , en ces lieux bientôt il doit se rendre,
Je l'ai fait avertir , je consens à l'entendre.
D'un œil indifférent pourroit-il voir son Roi ;
Proposer à sa fille & son sceptre & sa foi ?
Arsame , enfin ce cœur farouche , inexorable
Reconnaît de l'amour le pouvoir indomptable.
J'ai pu jusqu'à ce jour dans le sein des plaisirs
Donner un libre essor à mes vastes desirs,
J'ai satisfait mes vœux sans chercher l'art de
plaire.

J'éprouve enfin , j'éprouve une ardeur étrangère.
Je ne me connais plus , un regard m'a dompté.
Les charmes d'Artazire ont soumis ma fierté.
Je lui jure en secret une ardeur éternelle,
Je ne veux , je ne puis respirer que pour elle.

ARSAME.

Mais êtes-vous , Seigneur , assuré du retour ?
Pensez-vous que son cœur partage votre amour ?

SARDANAPALE.

Ah ! tu ne connais pas l'excès de ma faiblesse !
 L'ingrate avec dédain répond à ma tendresse,
 Et ce qui doit surtour, ce qui va t'étonner,
 Pour la première fois on m'a vu pardonner.
 Un coup d'œil a changé ce cœur fier & sauvage,
 Instruit à tout braver, je souffre qu'on m'outrage.
 Un regard d'Artaxarx enchaîne ma fureur,
 Le croiras-tu ? j'ai craint d'allarmer sa douceur,
 Je la respecte, Artaxarx ! une force inconnue
 Abaisse à ses genoux ma fierté confondue.
 En vain à mon courroux j'ai voulu l'immoler,
 Un Dieu plus fort que moi m'a forcé de trembler.
 Je voulois lui cacher l'ardeur qui me dévore,
 A travers mes fureurs, elle éclatoit encore.
 Tu vois jusqu'où l'amour réduit ton Souverain !
 Je vais lui proposer ma couronne & ma main,
 Et si j'éprouve encor des disgrâces nouvelles,
 J'ai su m'assujettir des objets plus rebelles.
 On ne m'a point instruit à pleurer, à gémir.
 Plus je me suis contraint, plus elle doit frémir.
 Je puis, je puis du moins l'obliger à me craindre.
 Un sujet doit trembler, un Roi peut tout enfrein-

dre,
 Enfin pour la tenter j'aurai tout entrepris,
 Et je sais les secrets de punir ses mépris.

A R S A M E.

Et pensez-vous, Seigneur, qu'avec un œil man-

quille,

Calciops . . .

SARDANAPALE.

Eloignons une crainte inutile,
 Demain , dès que la nuit aura fait place au jour,
 Calciops , à jamais doit quitter ce séjour.
 Sous mes loix dès longtems je la tiens asservie,
 Loin de la redouter , je lui laisse la vie,
 Mes yeux sont chaque jour fatigués de ses pleurs.
 Qu'elle aille en d'autres lieux , terminer ses mal-
 heurs.
 Mais je vois Arbacés. Arbame , va m'attendre.

S C E N E V.

SARDANAPALE, ARBACE'S.

ARBACE'S.

A H , Seigneur ! vous voyez le père le plus ten-
 dre.

Je viens à vos genoux apporter ma douleur ;
 De ma fille longtems j'ai pleuré le malheur.
 Incertain de son sort , quand on me l'eut ravie ,
 Je crus que ce moment devoit finir ma vie.
 Et lorsqu'à Babilone on vint me l'arracher ,
 J'ignorois qu'à Ninive , il falloit la chercher.
 Arbacés auroit cru mériter sa disgrâce ,
 Si de vous soupçonner il avoit eu l'audace ,

Je m'en croyois, Seigneur, séparé pour jamais ;
 Cependant Artaxire est dans votre Palais !
 C'est vous qui m'en privez, que faut-il que j'espère ?

Vous la rendrez sans doute aux larmes de son père.

J'attens cette faveur, c'est mon unique espoir.
 Ecoutez mes regrets.

SARDANAPALE.

Vous pourrez la revoir.

Mais loin de regarder comme un jour de colère,
 Le jour qui vous priva d'une fille si chère,
 Loin de montrer encor ni crainte, ni douleur,
 C'est lui qui vous élève au comble du bonheur.

Pouvois-je sans l'aimer, posséder Artaxire ?

Que m'importe sans elle, & le jour & l'Empire ?

Les vœux d'un Souverain, mes soupirs, mes bien-faits,

N'étoient qu'un faible hommage à ses divins attraits.

Mon Sceptre est à ses pieds, mon amour le lui donne,

Et ma main sur son front va placer ma couronne.

L'Assyrie en tremblant va respecter ses lois,

Je m'en fais un devoir, ses charmes sont ses droits.

ARBAÇES.

Voilà donc le secret que je devois entendre !

Quoi ! jusques-là , Seigneur , mon Roi pourroit
descendre ?

Nourri loin de la Cour , ce n'est point à mon sang
A partager l'éclat de votre auguste rang.

Ma fille , si l'honneur est encor son partage ,
Doit rougir d'un projet où l'amour vous engage ;
De l'Empire à ce prix dédaigner les attraits ,
Et par respect pour vous , refuser vos bienfaits.
Voilà ce qu'à mon Maître il faut que je réponde ;
Ce n'est qu'au Sang des Rois à commander au
monde.

Pour ma fille & pour moi , j'aurois trop à rougir
Si la splendeur du Trône avoit pu m'éblouir.

S A R D A N A P A L E .

Athacés , j'attendois plus de reconnaissance.
Quel est donc le motif de votre résistance ?
Hé quoi ! par un Sujet mes vœux sont rejetés ,
Vous semblez moins sentir , que braver mes bon-
tés !

C'est de vous que dépend le bonheur d'Attaire ,
Pourquoi , si vous l'aimez , craignez - vous d'y
souscrire ?

Est-ce feinte , est-ce orgueil ? D'où naissent ces
refus ?

Pensez-vous m'éblouir par de fausses vertus ?
Quand je la fais régner....

A R B A C E S .

Seigneur , y consent-elle ?

TRAGÉDIE: 22
SARDANAPALE.

A mes vœux jusqu'ici votre fille est rebelle ;
Voilà ce qui m'engage à vous les découvrir.
C'est par vous que mon cœur prétend se l'asservir.

Qu'elle régne, à ce prix ma bonté vous excuse.

ARBACES.

Ce n'est point un bienfait si son cœur s'y refuse.

SARDANAPALE.

Ton Roi ne connaît point ces frivoles égards.
Les charmes de ta Fille ont fixé mes regards.
Et qu'importe à mon cœur que son orgueil me brave !

Si, loin de la traiter en rebelle, en esclave,
Je descends aujourd'hui jusqu'à la couronner ;
Qu'elle songe du moins que j'ai droit d'ordonner.

ARBACES.

A vous donner la foi vous pourriez la contraindre,

Vous !

SARDANAPALE.

J'ai trop pardonné, qu'elle apprenne à me craindre.

ARBACES.

Et vous l'aimez, Seigneur !

SARDANAPALE.

Je l'aime, & je suis Roi.
Tant d'égard couvrent mal aux Amans tels que moi.

Z A R E S ,
A R B A C E S ,

Ah ! Seigneur, pour les Rois il est une autre gloire.

Remporter sur soi-même une illustre victoire ;
Se faire aimer, voilà les titres glorieux,
Les droits qu'un Souverain partage avec les Dieux.

Sévère avec regret, heureux quand il pardonne ;
L'amour de ses Sujets veille sur de son Trône.
Tous les cœurs, tous les yeux sont attachés sur lui,

Cet amour qu'il inspire est son plus digne appui,
En est-il un plus fort ?

S A R D A N A P A L E .

Il en est un. La crainte.

A R B A C E S ,

Un Roi toujours en butte au reproche, à la plainte,

Qui n'a d'autre bonheur que celui de haïr,
Peut-il être pour vous un modèle à choisir ?

Quels objets plus affreux que des fers, des entraves,

Des flatteurs pour vous, pour Sujets des Esclaves !
Seigneur, par vos genoux que je tiens embrassés,
Par mes cheveux blanchis sous mes travaux passés,
Si jamais mon courage utile à la Patrie,
Dans des tems plus heureux a servi l'Assyrie,

Si mon sang, si mon cœur n'eut jamais d'autre
objet,

Que les loix du devoir, & l'amour d'un Sujet,
A mes bras paternels, aux vœux de ma famille,
A ma juste douleur daigner rendre ma fille,
D'un père infortuné daigner sécher les pleurs.
Ce trait seul peut vers vous ramener tous les
cœurs.

Seigneur, votre intérêt, l'honneur du diadème,
Tout vous dit avec moi, triomphez de vous-
même.

La Justice, les Dieux vous parlent par ma voix,
Il en est tems encor, rendez-vous à leurs loix.

SARDANAPALE.

Qu'entens-je ? .. Est-ce à ton Roi que ce discours
s'adresse !

Tu fille n'a que trop outragé ma tendresse,
Crois-moi, n'affecte plus cet orgueil dangereux,
Cet excès de fierté peut vous perdre tous deux.
Artaxire en ce jour doit être Esclave, ou Reine :
C'est à toi de choisir mes bienfaits ou ma haine.
Tu connais mes desseins, j'ai dû t'en éclaircir,
Et je sçai comme un Roi peut se faire obéir.

(Il sort.)

SCENE VI.

ARBACE'S, *seul.*

VA, crains plutôt, Tyran, crains plutôt la tem-
pête,
Qui bientôt par mes soins, va fondre sur ta tête,
Le glaive est préparé pour punir tes forfaits,
La vengeance & la mort assiègent ton Palais,
Le Ciel va sous tes pas entr'ouvrir un abîme ;
Tyran, crains son courroux, il attend sa victime.

Fin du premier Acte.

ACTE



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALCIOPE, ZARÈS.

ZARÈS.

QUoï ! vous êtes ma mère, & vous m'abandonnez !

Dissipez de ces jours que vous m'avez donnez,
Mais ne differez plus. Dissipez mes allarmes,
Et si je vous suis cher . . .

CALCIOPE.

Tu vois couler mes larmes,
Et tu peux en douter !

ZARÈS.

Non je n'en doute pas.
Mais qu'il me soit permis d'accompagner vos pas.
Quoi ! dans ce même jour où j'apprends ma naissance,
Il faudroit me résoudre à pleurer votre absence !
Ne m'aurez-vous, grands Dieux ! découvert ces secrets

Que pour me préparer aux plus cruels regrets :
 Hélas ! quand la nature en mon cœur se déploie,
 A peine ai-je eu le temps de vous marquer ma joie.

CALCIOPÉ.

Que ce jour est heureux ! il m'est enfin permis
 De jouir du bonheur de te nommer mon fils.
 Je ne puis qu'approuver un sentiment si tendre,
 La nature en nos cœurs vient de se faire entendre.
 Mais pour goûter longtemps ce paisible bonheur,
 Songe, songe, mon fils, à vaincre ta douleur.
 Le sort qui me poursuit veut que je t'abandonne :
 Il en coore à mon cœur, mais l'amour me l'or-
 donne.

Cependant, si je puis dans cette affreuse Cour
 Prolonger, quelque temps, un malheureux séjour,
 Ciel ! que ne peut un fils sur le cœur de la mère !
 Je te promets encor de tenter, de tout faire
 Pour suspendre un départ si fatal à tous deux.
 Dieux ! en faveur d'un fils daignez remplir mes
 vœux.

Z A R E S.

O Ciel ! que tes efforts ne soient point inutiles !
 Mais... s'ils le sont, hélas !... si vos vœux sont
 stériles...

CALCIOPÉ.

Tes jours en dépendroient, qui pourrait m'at-
 térer ?
 La nature est trop faible, il la faut surmonter.

ZARÉS.

Mélas ! depuis longtemps sa voix m'étoit connue ;
 Quels transports dans mon ame excita votre vue ,
 Ce jour , où Paramis me permit de vous voir !
 Je n'en puis plus douter , je sentis son pouvoir,
 Mon cœur à vos avis se prêtoit sans mutiner ,
 Je cédois en secret aux loix de la nature.
 Je fuyois de la Cour les plaisirs dangereux :
 J'écoutois vos conseils, mon cœur étoit heureux.
 Je chéris Paramis , il m'a servi de Père ,
 Mais devoit-il toujours me cacher ce mystère ?
 Disséner mon bonheur !

CALCIOPE.

Il a suivi mes loix.

Tu ne sais pas encor tout ce que tu lui dois,
 Si du sort ennemi l'arrêt irrévocable
 Ne m'obligeoit de fuir ce Palais exécrable,
 Moi-même, quelqu'effort qu'il ait pu m'en coûter,
 Pour l'intérêt d'un fils j'aurois sçu me dompter,
 Ce fils infortuné n'étoit pas connu sa mère,

ZARÉS.

Achevez mon bonheur, parlez, quel est mon
 père ?

CALCIOPE.

Le cruel ! au berceau voulut verser son sang.

ZARÉS.

Quoi ! mon père ?

Z A R E S,
C A L C I O P E.

Il eût pu s'élever à son rang ;
Tu pouvois être un jour utile à sa patrie.

Z A R E S.

Mais du moins son pays, quel est-il ?

C A L C I O P E.

L'Assyrie.

Z A R E S.

Achevez.

C A L C I O P E.

Ne crois pas m'arracher mon secret.
Je vois couler tes pleurs, j'y résiste à regret.
Je te l'ai déjà dit, ton désespoir m'afflige ;
Mais je t'aime, il suffit, ton intérêt l'exige ;
Cesse de m'en parler : il n'est pas encor tems
D'oser approfondir ces secrets importants,
Rassure-toi, Zaré, j'ai choisi mon asile
Au fond de mon désert je pourrai t'être utile ;
Peus-être que ce jour prépare un grand revers ;
Et mes yeux sur ton sort seront toujours ouverts.
Mais crains de nous trahir ; ce que tu viens d'ap-
prendre
Renseigne des secrets dont ton sort peut dépendre ;
Tu dois, tu dois surtout écouter Patamis ;
Conserve-lui toujours les sentimens d'un filz,
Tu peux tout espérer, Loin de blâmer ta flamme,
Ce feu pur qu'Attazire alluma dans ton âme,
Bientôt tous vos malheurs pourront être finis,
Et vous pouvez tous deux espérer d'être unis.

TRAGÉDIE.

19

ZARE'S.

Moi ! je pourrois un jour posséder Artazire !

Ah ! ma mere...

CALCIOPE.

Tu sçais ce que j'ai pu te dire.

Un jour tous mes desoins te seront dévoilés ;

Qu'importe qu'à présent ils te soient révélés ;

Adieu , je crains tes pleurs , affermis ton courage.

Je pourrois te trahir en parlant davantage.

Adieu , mon fils !

ZARE'S.

Hélas !

SCENE II.

ZARE'S, ARTAZIRE.

ZARE'S.

Partagez mon bonheur ;
Vous l'augmentez encor , je sens mieux sa dou-
ceur.

Madame , qui l'eût crû ? Calciopé est ma mere.

ARTAZIRE.

Que tu dois être heureux ! que la vertu m'est chere !

Il sembloit que mon cœur avoit sçu le prévoir.

La vertu dans ses yeux me traçoit mon devoir.

Juges , si je l'aimois avant de la connaître ,

Avec combien d'ardeur mon amour va renaitre !

B iiij

On eût dit qu'en secret un doux pressentiment
 Me faisoit dans ta mere adorer mon amant.
 Mais toi-même, Zarés, partage aussi ma joie,
 Mon pere est en ces lieux, le Ciel me le renvoie.

ZARÉS,

Arbacés :

ARTAZIRE.

Dans ses bras je retrouve un appui.
 Oui, Zarés, le Tyran m'ose envoyer vers lui.
 Il croit, flatté du rang où son amour m'appelle,
 Qu'Arbacés à ses vœux me rendra moins rebelle,
 Qu'il doit être du moins ébranlé par mes pleurs.
 O Ciel ! devois-je un jour éprouver tant d'hor-
 reurs.

Que je bais, cher Zarés, cette pompe importune !
 Aurois-je pu sans toi porter mon infortune ?
 Hélas ! quand je te vis pour la première fois,
 Quand Babylone en feu célébroit tes exploits,
 Lorsqu'on te vit tranquille au milieu du carnage,
 Donner à nos soldats l'exemple du courage,
 Que ton bras triomphant délivra mon pays,
 Sauva sa liberté, vengea nos droits trahis,
 Et que ton front couvert de palmes immortelles,
 Dans l'horreur des combats effrayoit les Rebelles,
 Quand mes yeux dans les tiens découvroient ton
 amour,
 Qui m'eût dit qu'en ces lieux nous nous verrions
 un jour ?

ZARÉS.

Ce bonheur imprévu me flatte & me rassure.
 Puisse-t'il pour tous deux être un heureux augure !
 Est-ce ici que le Ciel devoit nous réunir ?
 Mon amour n'y prévoyoit qu'un fatal avenir.
 Mon rival à vos pieds va mettre sa couronne :
 Arbacés ne verra que le rang qu'il vous donne :
 Il vous aime, il le doit, cet empire est à vous.
 Que les Dieux sur moi seul épuisent leur courroux !

ARTAZIRE.

Peux-tu te plaindre, ingrat ? puisque c'est toi que
 j'aime :

Excite-moi plutôt à me plaindre moi-même !
 Mon père pourroit-il t'effacer de mon cœur ?
 Lui-même en d'autres temps approuva ton ardeur.
 Je t'ai revû !... mon sort ne paraît moins horrible ;
 La fureur du Tyran ne semble moins terrible,
 Avant de t'assurer d'un si tendre retour,
 Une autre eût sçû peut-être éprouver ton amour,
 Voiler ses sentimens par crainte ou par caprice.
 Mais moi, jamais mon cœur n'a connu l'artifice ;
 Je ne m'abaisse point à de pareils détours.
 Ingrat, plains moins ton sort, je t'aimerai toujours.
 Eh quoi ! doit-on rougir d'un mouvement si tendre ?
 Zérés, quand tu m'aimas, pouvois-tu t'en dé-
 fendre ?
 Non, un feu si sacré braye tous nos efforts,
 Un cœur pur & sans fard peut aimer sans remords.

Qui, vous ? me croire ingrat. Ah, charmante
 Artamie !
 Jugez mieux de mon cœur, connaissez votre
 empire.
 J'ignoreis, & l'amour, & ses tendres desirs,
 Je vous dois mon bonheur & mes premiers soupirs;
 Ce jour, ce doux moment de transport & d'yvresse,
 Ce jour où votre cœur approuva ma tendresse,
 Où je lus mon bonheur exprimé dans vos yeux,
 Fut le premier bienfait que j'ai reçu des Dieux,
 Ma frayeur à vos yeux pourroit-elle être un crime ?
 Si mon amour est grand, ma crainte est légitime.
 Malgré moi, cette crainte imprime dans mon cœur
 Un sentiment confus d'amertume & d'horreur.
 Pour comble de malheur, je ne puis me connaître,
 J'ignore de quel sang le Destin m'a fait naître.
 Je n'ose approfondir ces horribles secrets ;
 Ma mère avec douleur écoute mes regrets,
 Mais ne veut point encor, soit rigueur, soit pru-
 dence,
 Lever le voile affreux qui couvre ma naissance !
 Captif dès mon berceau, ce Palais odieux
 Fut le premier objet qui s'offrit à mes yeux,
 Étrangers dans ces murs, tous deux par un nau-
 frage,
 Jetés au gré des flots, sur ce fatal rivage...
 Je vois couler vos pleurs, ces récits sont affreux...

e
 s
 e
 s
 r
 z
 u
 e
 t
 r
 r
 e
 t
 t
 r
 e
 t
 x
 t
 t
 t
 t

Les Dieux m'ont-ils formé pour être malheureux
 Je n'ai reçu du Ciel que des jours de colère.
 Je desire & je crains de connaître mon père!

ARTAZIRE.

Je partage tes maux, mais ton sort peut changer.
 Tu connais mon amour, tout doit t'encourager.
 Séche tes pleurs, Zars, crois que cette journée
 Pourra pour ton bonheur, changer ta destinée.
 Attends tout de mon père, attends tout de mon
 cœur,

Je t'aime, cet espoir doit calmer ta douleur.

ZARÉS.

Où, mes maux sont finis : j'aime, & j'ai çà vous
 plaire

Que puis-je craindre...

ARTAZIRE.

On vient....

SCÈNE III.

ARBACÈS, ZARÉS, ARTAZIRE.

ARBACÈS.

AH, ma fille!

ARTAZIRE.

Ah, mon père!

B v

rt
 12
 n
 31
 or
 é
 14
 17
 18
 19
 20
 21
 22
 23
 24
 25
 26
 27
 28
 29
 30
 31
 32
 33

Viens répandre tes pleurs dans mon sein paternel.

(à Zarah.)

Je vous revois aussi, jeune & brave mortel,
Vous dont le bras vengeur animé par la gloire,
Ramenâ dans nos murs la paix & la victoire,
Dieux ! l'aurois-je préféré ! Quoi ! Zarahs, quoi !
mon fils,
Tous deux en cette Cour, & tous deux réunis.

A R T A Z I R E.

Que ce moment, Seigneur, tardoit à ma tendresse !
Que j'ai craint, loin de vous, ma douleur, ma jeu-
nesse,

Les regards du Tyran, ses bienfaits, son pouvoir,
Son amour, son courroux, mon juste désespoir !
Tout ne seroit ici qu'à nourrir mes allarmes.

A R B A C E S.

De quel front cependant s-t'il pû voir ses larmes ?

A R T A Z I R E.

Il croit par ses bienfaits couvrir sa trahison,
Il me cache mes fers, sa Cour est ma prison,
Et captive en effet, mais libre en apparence,
S'il m'observe, du moins il m'observe en silence.
Pourrois-je sans fremir répondre à son ardeur,
Acheter à ce prix un instant de grandeur,
M'associer sans honte à ses lâches maximes,
L'accepter pour époux & partager ses crimes ?

Non, non, ces vains honneurs n'ont point séduit
mes yeux ;

Un sceptre à mes regards n'est pas si précieux.
Je préfère aux grandeurs la vertu qu'on opprime ;
Les pleurs de l'innocence au triomphe du crime.
Peut-on se croire heureux, & sentir des remords

ARBAÇES.

Je reconnais ma fille à ces nobles transports.
La candeur, la sagesse ont parlé par ta bouche.
Où je vais te ravir à ce Tyran farouche,
Tu m'entens. Sur mes soins tu peux te rassurer.
Si tu me vois ici, c'est pour te délivrer.

ZARÉS.

Seigneur, il en est temps. Que le Tyran succombe,
Que la vertu s'élève, & que le crime tombe !
Il faut que son malheur ne soit plus différé,
Qu'il périsse, son règne a déjà trop duré.
Délivrons l'Univers. Le cri de l'innocence
Du Ciel sur les Tyrans, fait tomber la vengeance.
Seigneur, brisons nos fers, ou mourons à ses yeux.
Méritons nos succès en imitant les Dieux.

ARBAÇES.

Cher Zarés, la valeur a devancé votre âge.
Qu'il m'est doux de vous voir partager mon ou-
trage !

J'ose tout espérer de ce noble courroux.
Je connais votre amour, Artaxiré est à vous !

B 9 j

Je vois dans vous , mon fils , l'appui de ma famille :

Venez , ne tardons plus , allons venger ma fille.

A R T A Z I R E.

Moi ! vous quitter , hélas ! je n'y puis consentir.

Mon pere ! . . .

A R B A C E S.

Vois ces lieux , en pourrais-tu sortir ?

Des Gardes , des Soldats en défendent l'enceinte.

Mais bannis la terreur dont ton ame est atteinte.

Je vais hors de ces murs rassembler mes amis ,

Contre tous les dangers ils vont être affermis ,

Ils combattront pour toi , j'attens tout de leur zèle ,

Ils marchent vers Ninive , où ma voix les appelle ,

Ils sont près de ces murs , & le Tyran s'endort ,

Dans le sein des plaisirs il va trouver la mort.

Z A R E S.

Madame , mon amour vous répond de mon zèle !

Vous connaissez mon coeur , il aime , il est fidèle !

Ah ! si jamais l'amour échauffe la valeur ,

S'il peut dans les combats animer un grand coeur ,

S'il commande aux succès dans les champs de la

gloire ,

Tout doit en ce moment m'affurer la victoire.

Quel intérêt plus vif pourrais guider mes coups ?

Puis-je craindre la mort en combattant pour vous ?

Malgré moi cependant , une te veur secrète ,

Quand je dois vous quitter , m'interdit & m'arrête !

Je vous laisse à regret dans cet affreux jour :
Je crains pour vous enfin ; tout allarme l'amour !

ARBACÈS.

Espérons mieux. Le Ciel doit prendre sa défense.
Un plus long entretien peut trahir ta vengeance ;
Retire-toi, ma fille, épargne-moi tes pleurs.
Dieux ! est-ce à la vertu d'éprouver des malheurs !

ZARÈS.

Votre amant vous adore, il doit être invincible.
Adieu, Madame.

ARTAZIRE.

Hélas ! jour affreux & terrible !!

SCÈNE IV.

ARBACÈS, ZARÈS.

ARBACÈS.

JE l'ai vu ce Tyran, je l'ai vu sans effroi
Quel est sans la vertu le vain titre de Roi ?
Endormi sur le trône au sein de la mollesse,
Ses regards, son orgueil trahissoient sa faiblesse :
Fier de ses attentats, Phantôme couronné,
Tyran voluptueux, au crime abandonné,
Voilà donc, cher Zarès, l'ennemi qui nous brave !!
Je croyois voir un Roi, je n'ai vu qu'un esclave.

Z A R E S.

Il étoit notre Roi , Seigneur , il ne l'est plus,
 Le titre de Monarque exigeoit des vertus :
 Il n'en connoit jamais , nous étions ses victimes ;
 Chaque jour de son règne est marqué par des crimes,
 Plus son pouvoir est grand , moins on doit l'excuser,
 Il n'a connu ses droits que pour en abuser,
 Contre sa tyrannie il n'est point de refuge,
 Nous rentrons dans nos droits , & le peuple est son Juge.

A R B A C E S.

Quoi ! c'est à son pouvoir que les Dieux ont soumis
 Les peuples de Bêlus & de Sémiramis !
 Nous rampons devant lui , malheureux que nous sommes !
 Ce monstre étoit-il fait pour régner sur des hommes ?
 Pouvions-nous disputer de punir ses forfaits ?
 Mon fils , levez les yeux , contemplez son palais,
 Là contre les Sujets par de nouveaux outrages,
 Chaque jour la fureur se choisit des objets,
 Pussions-nous aujourd'hui voir ce séjour d'honneurs,
 Détruit par nos efforts , ou par des feux vengeurs,
 Et c'est lui que l'amour uniroit à ma fille !
 Il ose la ravir au sein de ma famille !

TRAGÉDIE. 39

Dans son Palais impur il prétend m'arrêter !
Par l'éclat des grandeurs il ose me tenter !
Moi qu'aux pieds d'un Tyran je baïsse un front seu-
vile !

Moi j'irois à la Cour mendier un saïle !

ZARÈS.

Non, non, Seigneur, il faut pétrir ou vous vengez,
Mais je vois Paramis ..

SCÈNE V.

ARBACÈS, ZARÈS, PARAMIS,
*Suite de Conjurés qui entrent sur la
Scène avec Paramis.*

PARAMIS (*à part, parlant de Zarès qu'il
vient d'entendre.*)

O U va-t-il s'engager !
Les noeuds secrets du sang n'ont-ils rien qui l'ar-
rête !

(*à sa suite.*)

Vous qui d'un Roi barbare avez prosrit la tête,
Guerriers, qui sous ses loix traîniez des jours obs-
curs,

On peut nous observer, environnez ces murs,
Songez qu'il faut unir le zèle à la prudence.

(à Arbace.)

Seigneur, tout est-il prêt ?

A R B A C E S.

Oui déjà ma vengeance

A fait sous mes drapeaux assembler mes amis,
 Les Chefs de Babylone à mes ordres soumis,
 Leurs guerriers, mes soldats, les chefs de la Médie,
 Vont prodiguer pour nous & leur sang & leur vie,
 Sous les fers d'un Barbare, indignés de s'échir,
 Du frein de l'esclavage ils veulent s'affranchir,
 Ils marchent vers ces murs, & déjà leur courage
 N'attend que le signal pour voler au carnage.
 Chez ces peuples guerriers, riches par leurs vertus,
 Le luxe & les forfaits sont encore inconnus.
 Ce n'est point dans les fers que le mépris éclate,
 Soumettons à leur joug & le Tygre & l'Euphrate,
 Montrons à l'Univers par un auguste choix,
 Qu'on peut sans être esclave obéir à des Rois.

P A R A M I S.

Amis, cet heureux jour, si le sort vous seconde,
 Doit soumettre à vos loix cet Empire & le monde.
 C'est du sort d'un combat que le vôtre dépend,
 Découverts ou vaincus, l'échafaut vous attend,
 A la postérité vous servirez d'exemples,
 Triomphans, l'Univers va vous donner des temples,
 Vous recevrez demain le prix de vos travaux,
 Bannis en criminels, ou traités en Héros.

D'un destin si doux la redoutable image
 Peur d'un homme ordinaire ébranler le courage
 Mais au cœur d'un Héros, l'image du danger,
 Loin d'arrêter son bras, sert à l'encourager.
 Il voit d'un œil serein la mort qui l'environne.
 Le Héros s'enhardit, où le faible s'étonne.
 Eh que pourriez-vous craindre ? Un Roi voluptueux
 De faiblesse & d'orgueil mélange monstrueux.
 Ciel ! si tu disposois de la grandeur suprême,
 Auroit-on vu des Rois s'étrier le diadème ?
 Verrions-nous aujourd'hui des Tyrans inhumains
 Cimentier leur pouvoir du malheur des humains ?

ZARÉS.

Eh bien, marchons sans crainte, où l'honneur
 nous entraîne,
 Le succès est douteux, mais la gloire est certaine.
 (À Paramis.)
 Mon père, un nom si doux me doit être permis,
 Mon bras va vous servir...

PARAMIS.

Quoi ! vous avez promis...

ZARÉS.

J'ai promis d'immoler un Roi qui vous opprime,
 D'affranchir la vertu des outrages du crime,
 De venger mon amour, de nous délivrer tous.
 J'ai combattu, vaincre ou mourir avec vous.

Zarès, votre valeur pourra nous être utile,
 Un guerrier tel que vous rend le succès facile :
 Mais vous pouvez, mon fils, sans sortir de ces lieux
 Animé par mes voix, combattant sous mes yeux,
 Prêter à nos desseins un appui salutaire.
 Et si jusqu'à ce jour je vous servis de père,
 Souffrez que l'amitié vous impose une loi :
 Je veux que dans ces murs, immobile avec moi,
 Et sur mes seuls avis réglant votre courage,
 Vous attendiez mon ordre au moment du carnage.

A R B A C È S.

Comment ?

P A R A M I S.

Quand vos soldats, au gré de vos projets,
 Viendront de ce barbare assiéger le palais,
 Nous combattrons ici, prêts à tout entreprendre,
 S'il trouve des sujets qui daignent le défendre.

Z A R È S.

Vous avez sur mon cœur de légitimes droits,
 O mon père ! ordonnez, vos conseils sont mes
 loix.

A R B A C È S.

Si parmi nos guerriers il étoit un perfide,
 Qui ferme en apparence, & peut-être timide,
 Nous vendit au Tyrann... jurons tous aujourd'hui,
 Quand l'amitié, le sang nous uniroient à lui,
 Jurons tous de punir, d'immoler le parjure,
 Jurons de nous venger par sa mort...

ZARÉS.

Je le jure.

Que les Dieux sur le traître épaisent leur courroux!

ARBACES.

Zarés, à vos serments nous nous unissons tous.
 L'intérêt de l'Etat est tout ce qui m'anime,
 Tout autre sentiment me paraitroit un crime.
 Je me croirois indigne, & du jour & de vous,
 Si la soif de régner avoit conduit mes coups.
 Amis, si le Tyran, contre qui je conspire,
 Avoit un successeur digne de cet Empire,
 Je jure par les Dieux, & par ce fer vengeur,
 Qu'il trouveroit en moi son premier défenseur.
 Dût-il, dût-il enfin me traiter en Rebelle,
 Mon bras en m'immolant lui prouveroit mon
 zèle.

PARAMIS.

(à Zarés.)

Il suffit. Vous, rentrez; songez que votre foi
 Vous engage à m'attendre, à n'agir qu'avec moi!

(à Arbaces.)

Et vous hors de ces murs, témoins de votre ou-
 rage,

Allez de vos amis échauffer le courage.

Par les nœuds des sermens enchainés tous les
 cœurs.

(Ils sortent.)

(à sa Suite.)

Vous, suivez votre Chef, & revenez vainqueurs.

S C E N E V I.

P A R A M I S , *seul.*

O U s'engageoit Zarès : ô devoiz... ô nature !
 Hélas ! jamais son œur n'a senti ton murmure :
 Père dénaturé , tu n'entends pas ses cris ,
 Ce tendre sentiment n'est pas fait pour ton fils,
 J'ai conservé ses jours , j'ai trompé ta colere ,
 Il n'a rien de ton sang , je le regarde en pere.
 Dieux ! qu'il soit notre maître, & je suis satisfait !
 Mais qu'il n'ait pas du moins à rougir d'un foc-
 fait !

Il peut régner sur nous sans être particide.
 O Ciel ! à tous ses pas que la vertu préside !
 J'ai tout tenté pour lui, sois propice à mes vœux !
 Qu'il commande aux humains , mais qu'il les
 rende heureux :

Daigne de mes desseins seconder la justice !
 Qu'il en cueille les fruits sans en être complice !

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SARDANAPALE, ARTAZIRE.

SARDANAPALE.

Qui ! mes soins, mes bienfaits, mon amour,
ma douleur

N'ont pu de vos mépris adoucir la rigueur ?
Rien n'a pu vous fléchir, hé quel est donc mon
crime ?

Un amour malheureux, dont je suis la victime,
Un cœur tendre, constant, soumis, respectueux,
Des larmes, des soupis, des soins infructueux,
Voilà tous mes forfaits : & bien loin de me
craindre,

Bien loin de m'éviter, vous eussiez dû me plaindre,
Est-ce donc là le prix que j'ai droit d'espérer ?
Ah ! si c'est un forfait que de vous adorer,
Tous ceux qui vous verront, pleins du feu qui
m'anime,

Partageont biens de mon amour & mon crime,
 Mais peut-être en est-il, qui plus heureux que
 moi,

Balancent dans votre ame & mes feux, & leur Roi,
 J'aurois crû qu'un Sujet, qu'un amant ordinaire
 Eroit trop honoré de prétendre à vous plaire,
 Et que votre beauté, ce garant de ma foi,
 Exigeoit les soupers, & l'hommage d'un Roi.
 Ce n'étoit point assez de ces Rois tributaires,
 De mon vaste pouvoir obscurs dépositaires,
 Esclaves couronnés que je tiens dans mes fers ;
 Il falloit sous vos pas enchaîner l'univers.
 L'empire est un tribut que je voulois vous rendre,
 Ce n'est point un bienfait, vous y devriez prétendre.
 Voir le maître du monde embrasser vos genoux,
 C'est un droit que les Dieux ne réservoient qu'à
 vous.

A R T A Z I R E.

Seigneur, je rougissois pour vous & pour moi
 même,

Je croirois profaner l'honneur du Diadème,
 Si j'osois prodier de ce penchant secret,
 De ces tendres discours que j'écoute à regret,
 Pour recevoir de vous cette grandeur nouvelle,
 Ce rang, ces dignités où votre amour m'appelle,
 Cette Cour, ces Palais, n'ont point séduit mon
 cœur.

Ils ne font pas toujours l'asile du bonheur,

Souvent ces dignités & ces titres sublimes
Sont suivis des remords, du malheur & des crimes.

Je respecte les Rois sans chercher leurs grandeurs,
La Cour a ses dangers, le Trône a ses douleurs;
L'ambition sur moi n'a jamais eu d'empire.
Le bonheur, le repos, est le trône où j'aspire,
Et si jamais mon cœur se laissoit enflammer,
Seigneur, c'est la vertu que je voudrois aimer.

SARDANAPALE.

C'en est assez, Madame, & je crois vous entendre.

Jusqu'à vous à regret vous m'avez descendu,
Vous cherchez le repos, il est loin de ma Cour,
Un amant vertueux obtiendrait votre amour.
Cessez de me braver, dites plutôt, cruelle,
Dites qu'à mon amour vous seriez moins rebelle,
Si l'un de mes sujets plus heureux que son Roi,
N'avoit point mérité vos foux & votre foi.
Dites que votre cœur par un devoir sévère,
Est forcé d'obéir aux volontés d'un père,
Qu'un autre vous aime, qu'il avoit des vertus,
Adoucissez du moins l'orgueil de vos refus.

ARTAZIRE.

Seigneur, à ma vertu rendez plus de justice,
Je me fais un devoir d'ignorer l'artifice;
J'aurois trop à rougir de ces honteux détours,
Et je n'appris jamais à fatier mes discours.

S A R D A N A P A L E.

Ah ! c'en est trop enfin , connaissez-moi, Madame,
 Avant de me braver lisez mieux dans mon ame,
 Hé quoi ! prier toujours , quand je dois commander,

Je m'avillerois trop. . . il faut vous décider.
 Songez que vos refus , que cet orgueil aigritè,
 Sans éteindre mes feux , irritent ma colere,
 Qu'aujourd'hui , qu'à l'instant je puis être vengé,
 Que l'amour est cruel , quand il est outragé.
 Ingrate , vous voyez que mon cœur vous adore,
 Je vous l'ai trop prouvé ! je le répète encore ,
 Comme un Amant soumis , qui vous offre sa foi ;
 Mais ne me forcez point à vous parler en Roi.

S C E N E I I.

A R T A Z I R E seule.

Cesse de me parler d'un feu que je déteste,
 Va, Tyran, ton courroux me parait moins funeste.
 Ma fierté , mes refus , aigrissent ta fureur,
 Va, ce n'est qu'aux vertus à commander au cœur.
 C'est un bonheur encor , Tyran , que ta colere
 N'ait point de mon amour pénétré le mystère.
 Il ne voit point le trait qui me seroit fatal,
 Il ignore à la fois, mes feux & son rival.

Ta

Tu m'aimes, je t'adore, il n'en seroit un grand,
 Je te perdrois, Zars, tu serois la victime.
 Ah! s'il faut que la mort nous sépare aujourd'hui,
 Fâites du moins, grands Dieux, que je meure
 avant lui!
 On vient... c'est mon amant, c'est Zars qui s'e-
 vance.

SCÈNE III.
 ZARS, ARTAZIRE.

ARTAZIRE.

Q Ue j'ai souffert, Zars, pour un moment
 d'absence!
 Le Tyran... Que mon cœur désiroit ton retour!
 Le Barbare est venu me vanter son amour,
 Tu l'aurois vu, Zars, plein d'ardeur & d'audace
 Employer à la fois la plainte, la menace,
 Je ne voyois que toi, j'oublois mes revers,
 Je te sacrifiois son sceptre & l'Univers.
 Que mes justes refus aigrissoient sa colère!
 Mon cœur étoit flatté de pouvoir lui déplaire;
 Mais n'as-tu rien appris sur son sort, sur le mien?
 Au nom des Dieux, Zars, ne me déguise rien,
 Parle, sur nos malheurs as-tu quelque espéran-
 ce!

C

Les verrons-nous fuir , mourrons-nous sans vengeance ?

Penses-tu que mon pere , au gré de ses projets ,
Nous ravisse bientôt à cet affreux Palais ?

Verrons-nous réussir cette juste entreprise ?

Z A R È S .

J'en dois tout espérer , la vertu l'autorise.

Il semble que le Ciel propice à nos vœux , . .

Endorme le Tyran dans le sein des plaisirs.

La foudre va partir , on marche vers la ville ,

Et sans rien soupçonner le Barbare est tranquille.

Oui sans doute les Dieux protègent nos desseins ,

Et bientôt le Tyran va tomber sous nos mains.

Mais malgré cet espoir , je ressens des alarmes ,

Ma mere à mon aspect fait & verse des larmes ,

Son trouble , ses regards expriment la douleur ,

Tout semble m'annoncer quelque nouveau malheur.

Sur son cœur agité mes pleurs n'ont plus d'empire ,

Elle veut me parler , se détourne , & soupire.

Ses regrets sont pour moi plus cruels que la mort ,

Eclairez-moi , grands Dieux , & décidez mon sort !

Ecartez de mes yeux ces présages funèbres . .

Helas ! je fais des vœux pour sortir des ténèbres ,

Et peut-être il importe au bonheur de mes jours ,

D'ignorer ces secrets , & d'y rester toujours.

ARTAZIRE

Hélas ! dois-tu frémir aux yeux de ton amante ?
 Rassure-toi, Zaire, ta douleur m'épouvante.
 Non, tu ne m'aimes point autant que tu le dois,
 Je ne sens plus mes maux, cruel, quand je te
 vois,

Imite mon amour, égale ma constance,
 Et permets à ton cœur de sentir l'espérance.
 La nuit qui t'environne est un affreux tourment,
 Mais pour nous rendre heureux, il ne faut qu'un
 moment.

Z A I R E.

Hé bien vous le voulez, hé bien, belle Artazire,
 Vous avez sur mon âme un souverain empire :
 Ma douleur doit cesser dans des moments si doux,
 Je cherchois le repos, je le trouve avec vous.
 Un seul de vos regards, un mot de votre bouche,
 Suffit pour adoucir le cœur le plus farouche,
 Que me puis-je bientôt, au gré de mon amour,
 Ravir à mon Rival, & l'Empire, & le jour !
 Caliope le hait, & si j'en crois ses plaintes,
 Si j'en crois mes soupçons, il a part à ses craintes :

Le nom de ce Barbare allume mon courroux,
 Je voudrois aujourd'hui venger ma mère & vous.

ARTAZIRE.

C'est dans l'adversité qu'un grand cœur s'encou-
 rage,

Espère tout des Dieux , un beau jour fut l'orage,
Je sent tous tes malheurs , tes tourments sont
affreux ,

Mais je t'aime , Zarés , ton sort doit être heureux.
J'entends du bruit. On vient...

ZARÉS.

Justes Dieux ! c'est ma mère.

ARTAZIRE.

Va, tâche d'éclaircir ce funeste mythe.

SCÈNE IV.

CALCIOPE, ZARÉS.

CALCIOPE.

Je viens à toi, mon fils, & tu vois par mes pleurs,
Que je viens à regret t'annoncer des malheurs.
Il faut nous séparer, le jour fait, le temps presse,
J'ai combattu longtemps! Tu connais ma tendresse,

Mes plaintes, mes efforts ont été superflus.
Tous mes vœux sont trahis, je ne te verrai plus !
Et tu dois bien sentir par mes tendres alarmes...
Par ce désordre affreux, mon désespoir, mes larmes,
Tu dois juger, Zarés, sur maux que je ressens,
Qu'il faut un intérêt, des motifs, bien puissans,

Qu'un pouvoit bien cruel m'entraîne, m'affec-
vise,

Pour résoudre mon cœur à ce grand sacrifice:

ZARÉS.

Mais quels fatals revers...

CALCIOPE.

Tu les dois ignorer:

Cet abîme est affreux, tremble d'y pénétrer.

Je ne puis, quel tourment pour le cœur d'une
mère !

Te déclarer ton rang, ni te nommer ton père.

Tout doit m'en détourner.

ZARÉS.

Ma mère, au nom des Dieux,

Levez ce voile obscur étendu sur mes yeux.

CALCIOPE.

Tu dois tout ignorer.

ZARÉS, avec fureur.

Le malheur m'environne:

CALCIOPE.

Mon fils !

ZARÉS.

Vous me quittez.

CALCIOPE:

Un Tyran me l'ordonne;

Sardanapale...

ZARÉS:

Hélicon !

C H J

ZARÉS,
CALCIOPE.

Que je crains son courroux !

Il commande . . .

ZARÉS.

Et quel droit peut-il avoir sur vous ?
Mon cœur est déchiré !

CALCIOPE.

Dieux vengeurs, que j'atteste !

ZARÉS.

Parlez.

CALCIOPE.

Non, ce secret te seroit trop funeste.
N'abuse point, mon fils, du trouble où tu me
vois.

Obeis-moi du moins pour la dernière fois.

ZARÉS, au désespoir.

Dieux ! quel est mon malheur ? je dois craindre
mon père . . .

Ignorer mon état, vous perdre, vous, ma mère,
Quoi ! vous m'abandonnez !

CALCIOPE.

Ah ! ce cruel effort,

Zarés, ce coup affreux va me donner la mort.
Tes regards dans mon cœur font gémir la
nature !

Je dois pour te sauver étouffer son murmure.
Je te laisse, mon fils, au milieu des dangers,
Au séjour d'un Tyran, dans des bras étrangers . . .

Que cette cour, grands Dieux ! ne lui soit point
fatale ;

Souviens-toi de ta mère, & crains Sardanapalr.

ZARÈS *élevément.*

Qui t moi ! craindre un Tyran ; c'est à lui, de
trembler.

Il ne voit point les traits dont on va l'accabler,
Le Barbare est tranquille au sein de la tempête,
L'abîme est sous ses pas, la foudre est sur sa tête,
C'est lui dont la fureur ose vous outrager,
Dans son sang odieux ma main va se plonger.

CALCIOPE.

Que me dis-tu, mon fils ?

ZARÈS.

Contre lui tout conspire.

Il n'a plus qu'un moment à gouverner l'Empire.
Craignez moins son courroux, bientôt dans son
Palais

Il va par son trépas expier ses forfaits,
Son empire est fini, vous n'êtes plus captive,
Les Chefs des Conjurés vont entrer dans Ninive.
Si quelqu'un dans ces murs se déclaroit pour lui,
J'attends les Conjurés pour leur servir d'appui.
Il ravit Artaxire, au sein de sa famille,
Son père en est instruit, il vient venger sa fille.
Cette jeune Artaxire, objet en qui les Dieux
Recoannoissent leurs traits exprimés dans ses yeux.

C. liii

38 Z A R E S,
Elle à qui ce Barbare offroit son diadème;
Cette Astazire enfin que j'adore & qui m'aime,
Le Tyran la retient sous son pouvoir fatal,
J'ai promis, j'ai juré d'immoler mon Rival.
L'aspect de ce Barbare irrite ma colere.

C A L C I O P E.

Que m'apprens-tu, mon fils, ô Ciel! que vas-tu
faire?

Que prétends-tu, ZARÉS?

Z A R E S,

Vous venger ou mourir.

C A L C I O P E.

Je ne puis l'arrêter... Je dois tout découvrir.

ZARÉS...

Z A R E S,

Le désespoir est peint sur son visage,
La mort dans ses regards a tracé son image.
Je tremble!

C A L C I O P E.

Quel abîme il lui faut dévoiler!

Z A R E S,

Que dites-vous?

C A L C I O P E,

Mon fils... Je ne puis lui parler.

Je tremble pour tes jours; tu connaît la furie.

Z A R E S,

Il est beau de mourir pour venger sa patrie.

CALCIOPE.

Zarès... il est ton Roi.

ZARÈS.

Lui, ce Monstre ?

CALCIOPE.

Ah ! mon fils,

ZARÈS.

Expliquez-vous, parlez.

CALCIOPE.

Il est... Ciel ! je frémiss.

ZARÈS.

Je me jette à vos pieds, (*à part.*) Sa douleur m'intimide.

CALCIOPE (*à part.*)

Avec tant de vertu, il seroit parricide !

ZARÈS (*avec empressement.*)

Je n'y puis résister. Ses larmes, sa terreur,
Son trouble, mes soupçons redoublent ma fa-
reur. (*il veut sortir.*)

CALCIOPE, *Parricidant.*

Quel est donc ton dessein ?

ZARÈS.

Je cours venger ma mère ;

Je m'olier un Tyran.

CALCIOPE.

Mon fils... il est ton père.

ZARÈS.

Qui mon père ? grands Dieux !

C r

Z A R E S.

CALCIOPE.

Tu dois le respecter.

La nature te parle , & tu dois l'écouter,

Z A R E S.

Quel horrible devoir !

CALCIOPE.

Que t'importe ! Il est juste.

Ton pere est un Tyran, mais son titre est auguste.

Z A R E S.

Quel pere ! Dieux cruels !

CALCIOPE.

Ton cœur est combattu,

Ose écouter les Dieux, ton devoir, la verrou.

Z A R E S.

Hélas ! je crains d'entrer dans ce fatal mystère,

Quoi ! vous qui l'abhorrez . . .

CALCIOPE.

N'importe, il est ton pere.

Il le fut par un criep ! . . . Au nom des Dieux,
mon fils . . .

Tu frémiras d'horreur à ces tristes récits . . .

Ces secrets sont affreux . . . Je dois te les apprendre,

Hélas ! en ce moment voudrais-tu les entendre !

Ah ! laisse-moi, Zaris, dévorer mes ennuis,

Et te cacher ma honte, & l'horreur où je suis.

SCÈNE V.

ZARÉS, *seul.*

Elle me quitte, ô Ciel ! ô jour épouvantable !
Attachez-moi, grands Dieux, à l'horreur qui
m'accable !

Cruez ! si la lumière est un de vos bienfaits,
Vous deviez au berceau m'en priver pour jamais.
Le voilà donc connu ce secret si terrible !

Mon sort est découvert, & je suis insensible !

J'ai pu sans expirer apprendre mes malheurs,

Je l'ai pu, je suis homme, & je verse des pleurs.

Qui moi ! fils & rival du Tyran que j'abhorré !

Je le sçai, j'en frémiss, & je respire encore !

Un moment peut finir tes malheurs & ton sort,

Zarés, ce ser fuffit pour tu donner la mort...

Mais non... fais sur toi-même un effort magnanime,

Eloin d'implorer la mort, cours précéder le crime,

Ton pere est inhumain, mais tu dois le servir,

Et c'est alors, Zarés, que tu pourras mourir.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZARÉS *seul.*

Enfin j'ai tout appris les malheurs d'une mère,
 Ses projets, sa naissance, & les secrets d'un père:
 Ah! quand j'ai désiré de connaître mon sang,
 De connaître la source où j'ai puisé mon sang,
 Quand je faisois des vœux pour creuser cet abîme,
 Ces mystères cachés sous les ombres du crime,
 Aurois-je cru, grands Dieux, ressentir tant d'effroi?

Quoi! le nom de mon père est un malheur pour moi!

O toi, dont la rigueur a trahi mon attente,

O Ciel, à mes regards dérobes mon amante.

Cet amour, ce feu pur qui régnoit dans mon cœur,

Ne doit plus éclater dans ce jour de terreur.

Dans ce jour! où mon cœur s'ouvroit à l'espérance,

Dieux ! je me vois réduit à craindre sa présence !
 Mon père ! mon rival ! objet de haine & d'amour !
 Dans mon cœur éperdu je vous sens tout à tour.
 Où fuir, où me cacher ? ah, Ciel ! c'est Artazi-
 re.

SCÈNE II.
 ZARÉS, ARTAZIRE.

ARTAZIRE.

TU veux me fuir, Zarés ?

ZARÉS.

Dieux, que puis-je lui dire ?

ARTAZIRE.

Que dis-tu ? sur ton sort n'as-tu rien découvert ?

ZARÉS.

Hélas ! j'ai tout appris & l'abîme est ouvert.

Artazire . . .

ARTAZIRE.

Poursuis.

ZARÉS vivement.

Ce Tyran qui vous aime . . .

Qui vous offroit ses vœux, sa main, son diadème . . .

Lui dont vous désignez l'amour & la fureur . . .

Le même à qui mon bras alloit percer le cœur . . .

62

Z A R E S.

A R T A Z I R E.

Hé bien, sa cruauté va-t-elle être assouvie ?

Veut-il trancher mes jours ?

Z A R E S.

Il m'a donné la vie.

A R T A Z I R E.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux ?

Z A R E S.

Jugez de ma douleur,

Et vous perds pour jamais ! ..

A R T A Z I R E.

Si tel est ton malheur ...

Si ton sang est formé du sang de ce barbare ...

S'il faut enfin, Ziris, que le sort nous sépare ...

Si tel est ton devoir ... si tu dois me quitter ...

Mais es-tu bien instruit ?

Z A R E S.

Que ne puis-je en douter !

A R T A Z I R E.

Mais quels sont tes garans ?

Z A R E S.

Les larmes de ma mère,

Sa douleur, son aveu !

A R T A Z I R E.

Ciel ! tout me désespère,

Martinet, Dieux puissans, mes esprits abatus !

Quoi, le fils d'un barbare auroit tant de vertus !

Mais pourquoi si long-temps se cacher sa naissance ?

ZARES.

Un intérêt trop cher la forçoit au silence,
 Mon pere, à mon aurore avoit proscrié mes jours,
 Il croit que par son ordre on a tranché leur cours.
 Paramis à ses coups déroba la victime,
 Mît aux Dieux Que sa main eût achevé le crime !

ARTAZIRE.

Et quel est ton dessein ?

ZARES.

De lui tout découvrir.

Je veux par mon respect tâcher de l'attendrir,
 Aux ordres de mon pere obéir sans murmure,
 Dans son coeur par mes soins éveiller la nature.

ARTAZIRE.

Mais il te hait toujours, il fut toujours cruel.

ZARES.

Si l'est déshonoré, dois-je être criminel ?

ARTAZIRE.

Il n'est permis du moins de craindre sa colère.
 Tu connais ses forfaits, sa rage.

ZARES.

Il est mon pere.

ARTAZIRE.

Tu ne peux le servir sans trahir mon amour.

ZARES.

Chère Artazire . . .

ARTAZIRE.

Mé bien ?

Z A R E S ;

Z A R E S.

Je vous perds sans recours !

A R T A Z I R E.

Tu peux m'abandonner ?

Z A R E S.

Je n'ai plus d'espérance.

A T A Z I R E.

Tu trahis Arbaccés, ses projets, ma vengeance,

Tu connais ses desseins, on t'a cru généreux,

Tu trahis tes sermens !

Z A R E S.

Ces sermens sont affreux :

Par eux, sans le sentir, j'outrageois la nature,

Et mon premier devoir me commande un parjure.

A R T A Z I R E.

Tu veus me voir, Zartés, expirer à tes yeux.

Z A R E S.

Je veur vous mériter de mon pere & des Dieux !

A R T A Z I R E.

A se laisser fléchir pourras-tu le contraindre !

Z A R E S.

J'aurai fait mon devoir, j'en serai moins à plaindre,

Et j'aurai le bonheur en combattant sous ses coups,

De mourir vertueux, d'être digne de vous.

On dira que Zartés épris, mais sans faiblesse,

A son premier devoir immola sa tendresse,

Qu'il dut à son amour vos regrets, votre cœur.

Mais qu'il avoit du moins mérité son bonheur.

ARTAZIRE.

Cruel ! qu'à mon repos ta présence est fatale !
Que j'aurois dû trembler. . .

ZARÉS.

Dieux ! c'est Sardanapale,
*Zarés se retire, sans être vu, près
d'une colonne du Palais.*

ARTAZIRE.

Ah ! fuyons.

SCÈNE III.

SARDANAPALE, ARTAZIRE,
GARDES.

SARDANAPALE.

DEntendez. Je ne suis point surpris
Si vous joigniez tantôt les refus au mépris.
J'ai tout appris, Madame, un parricide, un traître
Des sujets criminels s'arment contre leur maître.
Je viens de pénétrer dans leurs complots obscurs ;
Asbacés est leur chef, il marche vers ces murs,
Il connaît mon amour, le perfide m'outrage ;
Qu'il fremisse, son Roi vous retient pour otage.

ARTAZIRE.

Et quel droit avez-vous d'accuser des sujets
Fidèles & soumis, malgré tous vos forfaits ?

Vous craignez Atbacs, soutien de sa famille ;
 C'est un pere outragé qui demande sa fille.
 Il n'aspira jamais à venger l'univers,
 Il vous laisse l'empire, il vient briser mes fers.
 Il remplit un devoir dicté par la nature ;
 Il est pere, il est homme, il entend son murmure.
 Peut-être ignorez-vous ces premiers sentimens,
 Vous n'avez point senti ces tendres mouvemens,
 Ces traits que la nature imprime au cœur d'un
 pere.
 Atbacs les éprouve, apaisez sa colere,
 Profitez des momens.

SARDANAPALE.

Je recevrois sa loi,
 Qui, moi, son Souverain ; moi, son Juge & son
 Roi !

ARTAZIRE.

Il est votre sujet, il vous étoit fidèle ;
 Vous l'avez outragé, ce n'est point un rebelle.
 Oui, Seigneur, il est beau de ronger d'un soufflet,
 Le Ciel que vous bravez veut être satisfait.
 Vos sujets ont leurs droits, vous devez les connaître ;
 C'est pour les protéger que vous êtes leur maître.
 Les Rois ont des devoirs imposés par les Dieux,
 Respectez-les du moins, ou connaissez-les mieux.
 Songez que vos sujets ne sont point des victimes,
 Que c'est au repentir à réparer vos crimes,

TRAGÉDIE. 47

Qu'il en est tems peut-être, & que voici le jour.
Où vous pourriez encor mériter notre amour,
Trouver dans Asbacés un appui redoutable,
Régner par la vertu, le joug du crime accable.
Au frein de la justice asservir le pouvoir,
Regagner tous les cœurs, voilà votre devoir.

SARDANAPALE.

Non, ne vous flattez pas qu'un remord m'inti-
mide,
Mon devoir, tout m'engage à punir un perfide.
Venger par son trépas l'autorité des Rois,
Ce sont là mes sermens, mes devoirs & mes droits.
Si je pouvois un jour oublier son audace,
Ce seroit par vos mains qu'il obtiendrait sa grâce.
Acceptez mes bienfaits, j'ai droit de l'ordonner.
Venez, c'est à ce prix que je veux pardonner.

ARTAZIRE.

Qui, toi, lui pardonner ! crains plutôt la ven-
geance,
L'abîme est ant'ouvert, & la foudre s'avance.
Il est des Dieux vengeurs, tu braves leur courroux.
Tremble, c'est aux Tyrans à tomber sous leurs
coups.
Tes moments sont comptés, redoutes leur justice.
Le crime tôt ou tard est suivi du supplice.
Je vois, mais fais fremir, les horreurs de mon sort.
Je suis en ton pouvoir, je m'attens à la mort.

68 Z A R È S ,
J'ai bravé tes bienfaits, je brave ta colère,
Tu peux trancher mes jours, mais crains encor
mon père.

SARDANAPALE.

Je connais ses desseins, je dois les prévenir,
Je veux par ma vengeance étonner l'avenir.
Criminel Arbacés ! viens, ta victime est prête,
Je respire, c'en est ! vous, Gardes, qu'on l'arrête.

ARTAZIRE *apercevant Zariés.*

Hélas ! Zariés.

SCENE IV.

SARDANAPALE, ZARÈS.

ZARÈS.

Seigneur, j'embrasse vos genoux,
Le malheur d'Arbacés rejilliroit sur vous.
S'il faut pour le ravir au destin qui l'accable,
Livrer à votre haine un objet plus coupable,
Il est, il est, Seigneur, un autre criminel,
Il vient pour le sauver s'offrir au coup mortel.
Plus dangereux pour vous, cependant plus à
plaindre,
C'est lui, c'est son erreur que vous auriez dû
craindre.
Il adore Artazire, il a reçu sa foi,
Il servoit Arbacés. . .

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

TRAGÉDIE.

SARDANAPALE.

Et quel est-il ?

ZARÉS,

C'est moi.

SARDANAPALE.

Qui, vous ?

ZARÉS.

Je vous apprens ce funeste mystère ;

Je reconnais mon crime, il fut involontaire.

Un penchant trop flatteur brava tous mes efforts,

J'en suis assez puni, vous voyez mes remords.

J'aimois, & mon amante approuvoit ma tendresse,

Ce sentiment si pur égara ma jeunesse.

Je crus pouvoir, sans crime, arracher à mon Roi

Un objet que l'amour intéressoit pour moi.

C'est alors que j'appris les projets de son père,

Je me crus tout permis, j'approuvai sa colère ;

Mon bras devoit sur vous porter le coup fatal ;

Et dans mon Souverain je ne vis qu'un rival.

Grands Dieux, j'allois frapper, vous m'entraînez

au crime ! . . .

Ma mere ouvrit mes yeux sur le bord de l'abîme.

Caliope eut horreur du projet de son fils.

SARDANAPALE.

Toi, fils de Caliope ?

ZARÉS.

Oui, Seigneur, je le suis.

Le Ciel m'avoit marqué du fœan de sa colère ;

Proscrit dès ma naissance, & par l'ordre d'un pere ;

70 Z A R E S,
Il ne sait point encore que les Dieux m'ont fauvé...
A de plus grands malheurs ces Dieux m'ont ré-
servé !

S A R D A N A P A L E.

Ciel !

Z A R E S.

J'étois aveuglé !... c'est ma mère, c'est elle
Qui vous rend un appui dans un sujet rebelle.
Je vous cède Artaxire, adorez-la toujours.
Elle eût fait aujourd'hui le bonheur de mes jours...
Mais, Seigneur, que du moins ma douleur vous
séchille,
Je vous fais par devoir ! cet affreux sacrifice !
Mais, si le Ciel plus doux, secondant vos projets,
Ramenoit sous vos loix le cœur de vos sujets,
Pour prix de mes remords ! songez que la clémence
Fait adorer les Rois, délarne la vengeance,
C'est le premier devoir, la vertu d'un grand cœur !
Au moment qu'on pardonne on est toujours vain-
queur.

S A R D A N A P A L E.

Non, tu scasras Zarés, comme on punit un traître,
Dans peu, pour ton malheur, tu pourras me con-
naître.

Va, tu verras bientôt si je me venge en Roi,
Je sens que tout m'invite à commencer par toi.

Z A R E S.

Je ne m'attendois pas à séchir un barbare.

Que dis-tu ?

ZARÉS.

Pardonnez... Dieux, ma raison s'égarce...

Que ne puis-je parler ?

SARDANAPALE.

Tu le dois.

ZARÉS.

O douleur !

Dieux arbitres des Rois, commandez à son cœur.

SARDANAPALE à part.

Ciel ! il a donc appris mon crime & sa naissance ?

ZARÉS.

La haine est dans ses yeux, tout m'engage au silence.

SARDANAPALE.

Parle.

ZARÉS *en pleurant.*

O moments affreux !

SARDANAPALE.

Ses yeux sont attendris...

ZARÉS.

Cruel, tu peux encore méconnaître ton fils !

SARDANAPALE.

Toi, mon fils !

ZARÉS.

Je le suis, tu le vois par mes larmes.

Quoi ! tu crains la nature, & mes pleurs sont tes armes !

Entens du moins ses cris, & reconnais ses droits ;
 Les Monstres, les Tyrans sont soumis à sa voix.
 Que cet effort affreux où son pouvoir m'entraîne,
 Te serve de modèle, & désarme ta haine.
 Je t'avois en horreur, j'avois juré ta mort,
 Je n'avois point appris de ton crime & mon sort,
 J'allois venger les Dieux, ma mère, l'Assyrie,
 Je ne vois plus en toi que l'auteur de ma vie.
 J'éprouve des remords, j'excuse tes futsais,
 Le jour que je respire est un de tes bienfaits,
 J'immole mon amour, je te cède Artaxire :
 Vois combien sur les cœurs la nature a d'empire !
 Elle ordonne à son fils d'embrasser ses genoux,
 Reconnais son pouvoir, ce sont-là de ses coups.
 SARDANAPALE avec contrainte.
 Hé bien, on m'a trahi ! ... je le vois... mais
 n'importe.
 Embrasse-moi, mon fils, la nature l'emporte.
 J'excuse les erreurs où t'entraîne l'amour,
 Je te pardonne tout... je t'ai donné le jour.
 Je cède à tes efforts. Tout finit & tout change,
 Je fus dénaturé, mon repentir te venge.
 Vas, tu dois me servir contre mes ennemis,
 Ils seront défaits dès qu'ils verront mon fils.
 Cesse de t'alarmer sur le sort d'Artaxire,
 Vas me venger, mon fils, & défens ton empire.
 ZARÈS avec transport.
 Oui, j'y vole, Seigneur, vous surpassez mes vœux.
 Les

Les Dieux vous ont fléchi, votre fils est heureux.
Que je vais dissiper les crâtes de ma mère !
Mes desirs sont comblés, je retrouve mon père.

S C E N E V.

SARDANAPALE, *seul.*

VAs, ma'heureux. Ton sort est encor plus fatal.
Que je suis satisfait ! je connais mon rival !
La nature entre nous n'a rien que de funeste.
Plus il paraît soumis, & plus je le déteste.
Quelle indigne pitié s'emparoit de mon cœur !
Qu'il me faudra souffrir pour cacher ma fureur !
Avant de l'immoler, je veux que son courage
Remette en mon pouvoir un sujet qui m'outrage.
Arbécès, si le sort se déclaroit pour toi,
Du moins à mes fureurs tu connoistras ton Roi,
Tu fremiras d'horreur au choix de la victime, ..
Tremble, ingrat, ma bonté c'enhardiroit au crime.

Fin du quatrième Acte.



D

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CALCIOPE *seule.*

EST-il bien vrai ; grands Dieux , mes maux
sont-ils finis ?
Il s'est laissé sécher par les pleurs de son fils !
Un changement si prompt n'a rien qui me rassure,
Le traître a trop long-tems outragé la nature !
A-t'il pu le sentir , & passer dans un jour
Du crime à la vertu , de la haine à l'amour ?
Aux regards de Zarès il a pu se contraindre,
Si c'est un artifice , il en est plus à craindre,
Pour un pareil resour il faut de grands efforts,
Il fut trop criminel pour sentir des remords.
Mon fils est vertueux , il est sans défiance ,
Il aura été trop tôt un moment d'apparence.
Mais pourquoi m'alarmer , pourquoi craindre un
malheur ?
Les Dieux en un moment ont pu changer son
cœur.

Ce que n'ont pu mes soins, mes larmes, ma misère
 Les regrets de mon fils, les Dieux l'auront pu faire.
 La nature commande, & se fait écouter,
 Je contais son pouvois, est ce à moi d'en douter ?
 Aux larmes de mon fil: tout doit être possible.
 Ah! j'aurais plus d'espoir si j'étois moins sensible.
 Pour comble de douleurs j'he craint les Conjurés,
 Ils vont porter sur lui leurs bras désespérés,
 Il combat pour son père, il devoit le défendre. . .

On entend des clameurs.

Le bruit des assésés, leurs cris le font entendre,
 Il peut trouver la mort dans ces affreux combats,
 Dieux, veillez sur ses jours ! Dieux, dirigez ses
 pas !
 Le désespoir. . . l'effroi se répand dans la ville. . .
 Mon fils. . . Le bruit redouble. . . ah, puis-je être
 tranquille !
 Paramis ne vient point ! il calmeroit mon cœur. . .
 Hélas ! il craint plutôt d'irriter ma douleur.
 Zartés m'a voit promis que cet ami fidèle
 Reviendroit du combat m'apporter la nouvelle.
 Dieux qui peut l'arrêter ! Dieux soyez mon appui !
 Que d'horreurs en un jour ! . . . mais que vois-je . . .
 c'est lui.
 Cher Paramis.

SCÈNE II.
PARAMIS, CALCIOPE.

CALCIOPE.

Ces pleurs qui couvrent son visage
D'un malheur assuré font l'horrible présage.
Je vois dans vos regards les rigueurs de mon sort,
Mon fils n'est plus !

PARAMIS.

Il vit, mais il cherche la mort.

CALCIOPE.

Il vit, il ne vient point pour consoler sa mère !
Puis-je porter sans lui le poids de ma misère ?
N'importe, expliquez-vous.

PARAMIS.

Arbacès est vainqueur,

Il marche vers ces murs sans prévoir son malheur.
Vos fils dans les rangs s'est ouvert un passage.
J'ai frémi des périls que bravoit son courage.
Des soldats éternés dans les bras du repos,
Conduits par sa valeur se changeoient en héros.
Et quoique mal formés au grand art de la guerre,
Sembloient des conquérans prêts à dompter la
terre.

Je l'ai vu l'œil en feu, seul, entouré de morts,
Se faire en combattant un camp de leurs corps,

Et trois fois Arbacts entraîné par sa fuite,
 S'est vu prêt à chercher son salut dans la fuite.
 Mais contre un camp nombreux que pouvoit la
 valeur !

Que pouvoit un Héros, & des bras sans vigueur,
 Des soldats expirans, une ville alarmée,
 Que pouvoit votre fils, lui seul contre une armée
 D'armes & d'ennemis son pere environné,
 De tout ses défenseurs se voit abandonné,
 Pressé de toutes parts, & privé d'espérance,
 Il veut en expirant signaler sa vengeance,
 Il veut par son trépas couronner ses forfaits.
 Il est un édifice écarté du Palais,
 Là sont tous ces trésors, ces tributs que l'Asie
 Rend avec l'Univers à la Cour d'Assyrie,
 Ces trésors consacrés à défendre nos droits,
 Monumens précieux du luxe de nos Rois.
 Dans ce vaste Palais le Tyran se retire,
 Et la flamme à la main, seul avec Artazire,
 Lui-même, sans frémir, allume un feu vengeur,
 Sur cet affreux bucher l'entraîne avec fureur,
 Et craignant de tomber sous les coups d'un Re-
 belle,
 Il se venge du moins en mourant avec elle.

CALCIOPE.

Le Ciel est juste enfin. Ses crimes sont punis ;
 Mais rassurez mon cœur, je crains tout pour mon
 fils.

Connait-il son malheur, le destin d'Artaxerxès ?
 Reverrai-je Zars ? Ce doute me déchire,
 Parlez-moi de mon fils, & décidez mon sort.
 De son malheureux pere a-t-il appris la mort ?

P A R A M I S.

On n'a pû lui celer ce funeste mystère,
 Il n'est que trop instruit des fureurs de son pere.
 La flamme en tourbillons s'élevoit dans les airs,
 Il quitte le combat, vole, apprend ces revers,
 Il s'avance, il frémit. Dieux, quel objet terrible
 Pour les regards d'un fils, d'un amant trop sensible !
 Il voit encor ces murs, il veut s'en approcher,
 Et déjà ce Palais n'est qu'un vaste bucher.
 J'arrive, je le suis, il me voit, il m'évite,
 Au milieu des soldats vole & se précipite,
 Vous l'eussiez vû soudain furieux, égaré,
 S'élançant dans les rangs d'un front désespéré,
 Combattre pour mourir sans daigner se défendre,
 S'exposer au trépas, le demander, l'attendre,
 Répandre encor l'effroi, consterner tous les cœurs,
 Et par son désespoir étonner les vainqueurs.

C A L C I O P E.

C'en est donc fait, grands Dieux ! vous comblez
 ma misère,
 Vous punissez sur lui les crimes de son pere !
 J'entens du bruit, on vient, ô Ciel ! c'est
 Artaxerxès.

SCÈNE III.

CALCIOPE, ARBACÈS, ZARÈS
enchaîné. PARAMIS, un *Guerrier*
muet qui tient l'épée de ZARÈS.
 GARDES, SOLDATS, *Suite.*

CALCIOPE.

HE bien, vous triomphes, me rendrez-vous
 Zarès?

Quoi ! mon fils dans les fers, Zarès est votre es-
 clave !

Cruels ! . . .

ARBACÈS.

Lui, votre fils ! un traître qui nous brave,
 Qui trahit les sermens, qui devoit nous venger,
 Défenseur d'un Tyran qu'il devoit égorger,
 Ah ! barbare, sans toi je serois encor pere !
 Juges de ma douleur aux regrets de ta mere.
 Dieux, je perds Artazire ! . . . elle eût vécu sans toi.
 J'aurois pu la ravir aux fureurs de ton Roi,
 De ton Roi ! du Tyran dont tu juras la perte,
 De ses lâches complots la trame est découverte.
 Qu'on l'immole.

CALCIOPE se jettant entre son fils & les Gardes.

Ah ! Seigneur... t'il vous étoit connu !...
Mon fils... est-ce doit là le prix de la vertu !

A R B A C E S.

Perfidet... Je succombe à ma douleur mortelle...

Que n'as-tu dans mon sang plongé ta main cruelle !

Ma fille, ô ciel ! ce trait manquoit à ton courroux !

Z A R E S.

J'aurois donné mes jours & pour elle & pour vous.

A R B A C E S.

Toi, qui me la ravis ! quel indigne artifice !

Ne crois pas échapper à ton juste supplice.

Les Dieux pour me venger t'ont mis en mon pouvoir,

Traître, frémis d'horreur, ta mort est un devoir.

Z A R E S.

Vous pouvez m'outrager, l'apparence m'accuse,

Je n'en dois point rougir ; & mon cœur vous excuse.

Mais quand vous apprendrez les horreurs de mon sort,

Vous me plaindrez peut-être en ordonnant ma mort.

TRAGÉDIE. 52

Connaissez mes malheurs, prononcez sur mon crime.

Mon bras étoit tout prêt d'égorger la victime ,
J'allois vous l'immoler, je vous l'avois promis ,
Fignotois mes deslins... Frappez... j'étois son
fils !

ARBACE'S.

Qu'entends-je, que dis-tu ! Le Tyran... Lui, ton
pere !

CALCIOPE.

Oui , croyez-en mon fils , & les pleurs de sa
mere.

ARBACE'S, *après un intervalle marqué*
O malheur !... ô vertu !... qu'on détache les
fers ,

Vous voyez vos Sujets, ségnez sur l'Univers.
Je reconnais vos droits, je vous rends votre épée...
Notre attente , grands Dieux ! ne sera point
trompée.

Nous désirions un Roi qui pût régner sur nous ,
Un Héros vertueux... nous le trouvons dans vous.

ZARÈS *égaré*

Chère Artaxite !...

CALCIOPE.

Hélas ! Dieux , dont il est l'image ,
Calmez son désespoir , achevez votre ouvrage.

ARBACE'S.

L'intérêt de l'État fut mon plus cher objet.

82 Z A R E S ,

Reconnaissez dans moi votre premier sujet,
Ce rang vous appartient, c'est le prix du courage,
C'est le prix du malheur !... Recevez mon hom-
mage,

Seigneur, votre vertu vous répond de ma foi,
Peuple, Gardes, Guerriers, vous voyez votre Roi.

Z A R E S .

Qui, moi régner sur vous, moi prétendre à l'Em-
pire,

Moi, le fils du Tyran... moi l'amant d'Artaxire !
Vous voyez tous les coups que les Dieux m'ont
portés...

C'est à moi de mourir, & ce fer...

CALCIOPE, *le déformant.*

Arrêtez.

Quoi, Zars ! quoi mon fils : aux regards de ta
mere !

Dieux ! serois-tu pour moi, plus cruel que ton
pere ?

J'ai supporté pour toi l'opprobre, les douleurs,
Je n'ai plus que ta main pour essuyer mes pleurs,
La lumière à mes yeux sera bientôt ravie...

En conservant tes jours, tu me rends à la vie,
Cruel ! tourne sur moi tes regards attendris,
Songe à tous les malheurs que m'a coûté mon
fils.

Z A R E S *au désespoir.*

Mon pere !...

CALCIOPE.

En le plaignant, détestes ses maximes,
 Les Dieux par son trépas devoient punir ses cri-
 mes,
 Vis pour les réparer... régne, & par tes bien-
 faits,
 Etablis ton pouvoir au cœur de tes Sujets.
 E'coutes la vertu, c'est la voix qu'il faut suivre.
 Tes destins sont affreux... fais-toi l'effort de
 vivre.
 L'honneur doit régner seul dans un cœur géné-
 reux,
 Pour l'intérêt du monde, ose être malheureux.

ZARÉS.

Hé bien, vous l'ordonnez!... mon cœur doit y
 souffrir,
 Et s'immoler lui-même au bonheur de l'Empire.

(au Peuple.)

Vous, à qui votre Roi fit détester sa Cour,
 Pour prix de mes malheurs, donnez-moi votre
 amour.

(Il sort.)

PARAMIS.

Le Ciel juge la Terre, il frappe le coupable,
 Il est un Dieu vengeur, dont la main redoutable
 Sourient, élève, abaisse, & renverse les Rois:
 Songez, Maîtres du Monde, à respecter les lois.

FIN.



APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour Titre : *Zaris, Tragédie, par M. Palissot de Montenoy*; & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris, ce 16. Juin 1751. **JOLLY.**

On trouve chez le même Libraire.

Par M. De La Place.

Venise sauvée, Tragédie.

Par M. Marmontel.

Denys le Tyran, Tragédie.

Antiochus, Tragédie.

Cicopatre, Tragédie.

Histoire de Cicopatre, in 12.

Eplire au Roi sur l'Edit pour la Noblesse Militaire.

L'Ecole Militaire, Poëme Héroïque.

Par M. Grasset.

Le Méchant, Comédie en cinq Actes.

Par M. Ducasse.

Le Faux Sçavant, Comédie en trois Actes.

Par M. de Morand.

Théâtre & Opéras Diverses, 3 vol. in-12.